



# L'Avant-Garde

BOITE  
34, Rue Tupin  
LYON

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

Imp. BRUNELLÈRE & ROUGIER.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. DENIS-BRACK, rédacteur en chef, Grande-Rue de Cuire, 77, LYON.

## LAMOURETTE

On n'étant malheureuse-omadaire il nous arrive r les yeux sur le Progrès. l'y rencontrer une lettre petite aventure clérico-acotée par l'Avant-Garde. Cette lettre est signée ire de l'administration onnaise.

s'y trouve ainsi résumé : uelques jours, M. l'abbé ofesseur de théologie au aire, a été frappé d'apo- in de nos quais; il a été uru et transporté en voi- nd séminaire, par le frère a loge des francs-maçons.

al demande si, le cas prêtre consentirait à ac- usqu'au temple des francs- adavre d'un maudit.

publié par le journal est le organe maçonnique; vision hypothétique qui e s'est trouvée condam- ément. En effet, deux rand séminaire sont ve- le maçonnique, rue Ste- xprimer leur gratitude à servant.

ui, que deux prêtres du re de Lyon sont allés jus- maçonnique de la rue h, offrir quinze francs au nt. Mais bien que la com- istrative des loges lyon- ise de reconnaître cet acte 'marche pleine de conve- étendons, nous, que l'ac- usqu'au temple des francs- rboire de quelques francs, int à celle d'y accompa- e d'un maudit ou excom- ar conséquent notre pré- ique n'est pas encore con- vènement.

ion maçonnique lyonnaise blié le syllabus de Pie IX ndement de M. de Bo- espère-t-elle, à l'aide de 'ommuniqués, obtenir un t?

es franc-maçon, nous é corps et âme aux prin- ame la Franc-Maçonnerie lle poursuit; aussi vou- ir la maçonnerie lyon- s a brillamment travaillé ir vers lequel nous mar- , dans les circonstances ment que par des baisers

Denis BRACK.

## LES CHEVALIERS DE LA TRIQUE

Satire de mœurs, N° 6.

Les deux Chevaliers du gourdin sont campés devant la vitrine d'un magasin qui a l'apparence d'un bazar universel, où se fabrique et se vend un peu de tout. A cette espèce de caravansérail sont annexés divers ateliers pour la confection d'une foule d'objets propres à la toilette des femmes. De nombreuses jeunes filles, dont la plus âgée n'a pas vingt ans, font marcher des machines à coudre en chantant en chœur le refrain suivant :

Tourne donc, mécanique  
De France ou d'Amérique,  
File tes points bien droits,  
Puisque tu fais la nique,  
La nique  
A la prestesse de nos doigts.

UNE OUVRIÈRE.  
Chut ! voici le patron.

SECONDE OUVRIÈRE.  
Un parfait honnête homme  
Qui ne permettrait pas que nous fissions un somme  
Sur le travail.

TROISIÈME OUVRIÈRE.  
Sans doute, et monsieur a raison :  
Nos chants ne pourraient pas enrichir sa maison.

LE PATRON, entrant.  
Je vois, mes chérubins, que l'on n'est pas très-sage :  
Chanter en travaillant n'avance pas l'ouvrage.  
Si vous voulez qu'un jour j'augmente votre mois,  
Ouvrez moins le gosier et jouez plus des doigts.  
Il sort en jetant un regard lubrique à une jeune fille, qui rougit et baisse les yeux.

GUIGNOL.  
Il a bien sur les traits le sceau de l'homme infâme.

GNAFRON.  
Qui donc ça, dis, Chignol ?

GUIGNOL.

Ce gros hippopotame  
Qui porte une bedaine à lui faire cambrier  
Les reins en demi-cercle; oh ! je veux l'attrapper !  
Arracher devant tous le masque de jésuite  
Qui cache ses forfaits ! lui faire une poursuite,  
Le charivarisier sans trêve ni merci,  
Jusqu'à ce qu'il en crève, et sa femelle aussi !...  
Ecoute son histoire, elle vaut qu'on la dise,  
Qu'on l'imprime en gros texte et surtout qu'on la lise :  
Sous les noms respectés de devoir, de travail,  
Cet homme est le pacha de ce petit sérail.  
Il va cueillir ces fleurs, qui seront jeunes filles  
Avant l'âge nubile, au foyer des familles  
Où le pain fait défaut. Quand elles manquent là,  
Il n'a pas de chagrin pour si peu que cela ;  
Ses instincts de païen ont des voix sybillines  
Qui le font recourir aux bannes des orphelines,  
Pauvres bourgeois tombés de la société,  
Que fait épanouir un peu de charité  
Miette à miette puisée à la surabondance,  
Providence d'en-haut ! Puis cette providence  
Plus tard change de nom et s'appelle hasard.  
Il va dans les couvents et darde son regard  
Sur le troupeau naïf aux candides prunelles ;  
Comme il est délicat, il choisit les plus belles.  
Sa ruse ayant fait croire à son honnêteté,  
Sans crainte on les confie à son humanité...  
Une fois sous le toit du nouveau Mormoniste,  
Chacune des enfants est suivie à la piste,  
Calinée et choyée ; il a tous les égards  
Pour ces beaux chérubins aux timides regards ;  
Puis, le moment venu, moment que Dieu condamne,  
Il jette le mouchoir à la jeune sultane,  
Et cueille en sa primeur la fleur et son parfum,  
Afin de raviver plus d'un amour défunt ;  
Puis il boit à longs traits la volupté naissante  
Que devait savourer une union décente.

Sa femme, qui minaude en face d'un trumeau,  
Ce squelette couvert d'une peau de chameau,  
Qui court les gourmandins et les paye à tant l'heure,  
Au lieu d'avoir pitié de la vierge qui pleure,  
Ose prêter la main au forfait du mari !...  
J'ignore, sur ma foi, si le diable a souri  
Quand ce couple odieux apparut dans ce monde ;  
Mais ce que je sais trop, c'est qu'il est bien im-  
monde !

GNAFRON.  
Je te reconnais là, vieux triqueur sans pitié,  
Tu cognes à la fois sur l'homme et sa moitié.  
Ne pouvant rien frapper quand ton humeur est  
[sombre,  
Tu donnerais des coups de bâton à ton ombre.

GUIGNOL.

Ah ! si j'avais d'Hercule et le torse et les bras,  
Ma trique balaitrait l'étable d'Augias ;  
L'hydre de qui le souffle empoisonne la terre  
Tomberait sous mes pieds ferrés par la coëre ;  
Je jetterais au gouffre où tout va s'engloutir  
Le fumier du présent qui barre l'avenir !...  
Revenons à ce monstre au masque d'honnête homme,  
A cette âme lépreuse... Il faut que je l'assomme !...  
Quand l'une des enfants que sa fourbe égara  
Sent remuer en elle un être qui naîtra,  
Que ce tressaillement lui dit : Tu seras mère !  
Crois-tu qu'il sente en lui le bonheur d'être père ?  
Non pas : son sentiment, c'est la lubricité !  
Bien vite il fait porter à la Maternité  
Sa victime éplorée ; et si la fille accuse  
Le patron, celui-ci ne manque pas de ruse  
Et sait se disculper comme les beaux parleurs.  
Si la famille arrive, exprimant ses douleurs,  
Il la chasse en disant : « C'était une coureuse, »  
Une fille de rien, une folle, une gueuse !  
Vous l'avez élevée enfin sans foi ni loi,  
Et ses vices jetaient le désordre chez moi.  
Et le père et la mère, effrayés du vacarme,  
S'en vont en essayant de leurs doigts une larme.  
Plus tard, la fille-mère, ayant un chancre au cœur,  
Ne croyant plus à rien sinon à sa douleur,  
Son corps déjà flétri se parera de soie,  
Muni du passeport de la fille de joie.  
Et voilà les hauts faits de ce gros commerçant :  
Quand il a fait le crime, il méprise son sang.  
Ce parvenu sans cœur, ce grugeur de centimes,  
Ricane comme un Faune en comptant ses victimes ;  
Il est le fournisseur de tous les lupanars ;  
De sorte qu'avant peu ses fils et ses bâtards,  
Girouettes virant aux souffles érotiques,  
La tête pleine encor des ivresses bachiques,  
Front, sans le savoir, mêler loin des censeurs  
Leurs baisers avivés aux baisers de leurs sœurs !  
Pauvres enfants perdus et nés de la débauche,  
Ils tomberont flétris comme l'herbe qu'on fauche ;  
Ils n'auront point aimé ; la chaste volupté  
Aurà fui de dégoût sous leur lasciveté !...  
Sultan industriel, être maudit, ignoble,  
Tu pouvais sous ton toit — la tâche eût été noble,  
Créer pour la misère un temple du travail,  
Et tes vices en font un crapuleux sérail !  
O loïs de mon pays qui protégez les femmes,  
Mettez donc au poteau cette race d'infâmes !  
C'est là qu'il faut, avec des lanières de feu,  
Flageller jusqu'au sang ces ennemis de Dieu !

GNAFRON.

As-tu dégoûté, mon vieux, toute ta bile ?  
Si ta déjection allait tacher la ville !  
Va vite aux trois cornets te rincer le gosier  
Pour être couronné dans quelques jours rosier.

BARRILLOT.

## MENUS PROPOS D'UN FRANC-TIREUR

Un deuil de rois, tel est le grand évènement de la semaine.  
Léopold-Ferdinand-Elie-Victor-Albert-

Marie, comte de Hainaut, duc de Saxe, prince royal de Belgique et unique rejeton mâle de sa dynastie, vient de mourir dans sa dixième année au château de Laeken.

C'était un doux et charmant enfant. Il avait même des chances de succéder à son père Léopold II, et il est mort !...

Au fait, pourquoi le mot du poète de l'antiquité : « Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux, » ne serait-il point applicable aux fils de souverains tout comme aux autres enfants des hommes ?...

Aux autres où nous vivons, il l'est peut-être davantage !...

Les notables électeurs de la chambre de commerce de Lyon ont écarté M. Arlès-Dufour. Ad majorem Dei gloriam ! C'est logique. M. Arlès-Dufour n'est-il pas un homme aux idées larges et libérales ? Ne veut-il pas le progrès par la lumière ? N'est-il pas l'un des coryphées de la liberté industrielle et commerciale ? N'est-il pas l'un des fondateurs de la Société d'enseignement professionnel ? N'a-t-il pas créé la bibliothèque d'Oullins ?

Indé ira. Il fallait éliminer ce mécréant — l'honneur, il est vrai, de notre industrie et le lustre exemplaire de la classe travailleuse, qui l'a vu s'élever de ses plus humbles rangs à une situation brillante — mais un mécréant, ce mot di tout !... et un ancien saint-simonien. Pouah !

Du haut du ciel, ta demeure dernière,  
Grand Loyola, tu dois être content.

Pour se consoler du four (pardon ! c'est sans le vouloir) de sa candidature, j'engage M. Arlès à reprendre la suite de cette affaire de la bibliothèque d'Oullins, affaire où un silence trop complet et trop brusque a succédé à un tapage trop animé pour qu'on la suppose résolue.

Voyons, où en est-elle cette bibliothèque populaire ? Une porte — une porte de bibliothèque surtout — doit être ouverte ou fermée.

Et la question vaut la peine d'être posée. La façon dont fut, dès le principe, accueillie par le peuple cette institution libre et libérale, était de nature à faire augurer de son avenir le plus favorablement du monde. Ses livres ne pouvaient suffire au nombre des lecteurs pressés.

Tandis que, dans les bibliothèques populaires officielles, c'est moins le livre qui manque au lecteur que le lecteur au livre. Elles renferment 720,000 volumes. Or, en deux ans, le nombre des prêts ne s'est élevé qu'à 1,300,000 tout au plus. Ces chiffres sont puisés au rapport sur la situation de l'empire.

Ce qui revient à dire que 1 Français sur 800 a profité des bibliothèques officielles, et en a profité pour lire un volume par année !

Autre succès des cléricaux à Lyon — demi-succès si vous voulez : — l'enseignement secondaire des filles — cette création pas très-forte, pas richement constituée, qui sortit, il y a deux ans, du cerveau toujours en gésine de M. Duruy, et qui eut le tort de faire, en sortant, un vacarme de locomotive qui lâche sa vapeur ; — l'enseignement secondaire des filles ne bat plus que d'une aile dans notre bonne ville... où, du reste, il n'a jamais volé de l'essor de l'aigle.

L'an dernier, ce cours comptait une soixantaine d'élèves. Cette année il en a trente-tout au plus...

Entre nous, ça ne signifie pas grand-chose, et je ne m'en afflige que modérément.

L'intention, assurément, était bonne et le projet louable. L'éducation de la plupart des jeunes filles n'est pas à refaire, comme on l'a dit, elle est à faire. Hors la lecture, l'écriture, l'orthographe, le « style » (quelquefois) la musique, la danse et le catéchisme, les filles ne savent rien. Plus tard, mariées corporellement à un homme — leur époux — elles sont mariées intellectuellement à un autre homme, — le prêtre —

La réforme de l'enseignement des femmes, ou plutôt son institution, est donc à faire. Tâche ardue, et qui exigeait plus que de la bonne volonté, plus que du talent, plus même que du génie : du tact.

Mal conçue, maladroitement lancée, l'affaire ne pouvait réussir. Que cet insuccès soit une leçon !

N'importe, l'idée en elle-même est viable. Elle se réalisera nécessairement. Son heure est venue.

Une femme d'un très-grand mérite, Mme Kloster-Lemaire, nous semble avoir trouvé la solution du problème. Elle consiste dans l'organisation d'écoles normales supérieures de femmes, où se formeraient d'excellents professeurs, — une université féminine, qui pourrait, avec un peu plus d'avantages que les professeurs mâles, aborder le genoux de l'Eglise et les lui faire desserrer un peu pour lâcher quelques petites filles.

Quant à M. Duruy, avec sa phalange barbe d'agrégés de toutes les Facultés, qu'il renonce à toucher à ces genoux chatouilleux autant que sacrés. Qui s'y frotte s'y meurtrit !...

Qu'il retouche plutôt et remanie l'organisation et le personnel de notre enseignement tant supérieur que secondaire à Lyon. Quelle misère que ces Facultés des sciences et des lettres ! Quel train-train terre à terre !... Et notre lycée, d'année en année plus illustre par ses défaits dans les concours généraux !... Ad majorem Dei gloriam!!!

GUILLOT

## de l'AVANT-GARDE.

## ARRASTOYA

alés était plus léger d'esprit que ait son ami ferme et résolu, as- organiser un complot, trop fier s une position ridicule. Il entre- e s'occupa plus que d'y porter ait-il donné ses premiers ordres, sonnant, un effroyable tocsin flots de peuple armé envahirent iques se fermèrent avec fracas, de vive Carlos V ! meure Chris- rigère ! éclataient comme des dé- ie. L'arrivée de quelques reli- de San-Francisco de Abando

onna à l'enthousiasme populaire un élan irrésis- tible. Le corrégidor est saisi et emprisonné, la gar- nison dispersée se sauve comme elle peut, et, le 3 octobre 1833, don Carlos V est proclamé roi dans sa capitale de Bilbao.

II

Le tocsin de Bilbao se propagea comme les éclats de la foudre. En vingt-quatre heures, la Biscaye et l'Alava furent en armes. Dix mille hommes poussaient leurs avant-postes jusqu'à Vergara et à Aspetzia. Vittoria imita l'exemple de la capitale. Saint-Sébastien et Tolosa, restés fidèles à la cause d'Isabelle, enfermaient dans leurs murs une garni- son prisonnière. Dans la Navarre, qui reconnut le nouveau roi, il ne resta à la reine que Pampelune, protégé par ses remparts et ses canons. Alors com- mença une de ces luttes comme les peuples n'en souviennent que pour leur indépendance. L'insur- rection, qui, du premier coup, avait couvert les provinces basques, perdit du terrain. Les villes furent reprises; elle se réfugia dans les gorges des montagnes, qui devinrent ses citadelles. De leurs repaires, des chefs audacieux harcelaient, fati- guaient, déconcertaient l'ennemi; mais l'unité manqua à ce corps vigoureux. Un homme en réu- nit les membres épars, les assoupit et les dirigea.

C'était Thomas Zumalacarréguy, auquel il n'a manqué qu'une plus longue vie pour être mis au rang des grands capitaines. Saarsfield, Quesada, Rodil, Mina, Valdès, toutes les vieilles réputations de l'Espagne, défilèrent devant cet inconnu pour se faire battre par lui. Il était toujours là où on ne l'attendait pas, divisant les forces de l'ennemi pour le détruire en détail. Rusé, il excellait dans les surprises. Sa victime favorite était le général baron Carondelet; il surprit ce galant homme et le battit trois fois. Pendant qu'il aguerrissait ainsi ses trou- pes, il les organisait avec une infatigable activité. Il continua ce système de guerre jusqu'au moment où, sûr de son armée, il attendit l'ennemi avec des forces imposantes, et envoya Valdès vaincu mourir de honte et de douleur.

On a reproché à Zumalacarréguy (la passion est aveugle) les stratagèmes et les surprises qui font sa gloire, comme si l'habileté d'un général ne consistait pas à tirer parti des forces dont il dis- pose. Tout le monde n'a pas cent mille hommes disciplinés sous la main. Au reste, après la défaite de Valdès, il entra dans une nouvelle phase de sa vie militaire. Il reconquit le terrain perdu par l'in- surrection, enleva de vive force ou par capitulation les places qui couvraient la Vieille-Castille, assiégea Bilbao devant un ennemi que paralysait la terreur de son nom, et aurait donné sans doute un éclatant démenti aux détracteurs de son génie, si la mort ne l'eût enlevé à une cause fatalement perdue.

On pouvait croire qu'après lui le parti carliste allait se dissoudre; il n'en fut rien, tant était puis- sante l'organisation qu'il lui avait donnée. Cette armée fit encore de grandes choses. Elle commença d'abord par tâter le terrain devant elle en jeant à travers l'Espagne des expéditions. La plus curieuse fut à coup sûr celle de Gomez. Il rompit la ligne du blocus de l'Èbre en dépit de don Fernandez de Cor- dova, dont la gloire, comme le dit ce général lui- même, s'élevait plus haut que les sommets d'Ar- laban (1), et pénétra dans les Asturies, poursuivi sans être inquiété. « Ce n'est pas étonnant, disaient les habiles, il a vingt-quatre heures d'avance sur « Espartero; mais il ne peut aller loin. Le général « Latre l'attend en Galice, et le général Manso, « parti de la vieille-Castille, va le prendre en « flanc. » On ne sait comment il fit : de même qu'il avait eu vingt-quatre heures d'avance sur Es- partero, il eut la même avance sur Latre et sur Manso. Il rançonnait les villes, frappait des contributions, levait des milices. On l'attendait dans la montagne, il descendait hardiment dans la plaine. Il passa le Minho et le repassa, pour le passer encore au mi- lieu des trois généraux, qui disaient dans leur étonnement : « C'est pourtant un grand fleuve ! »

Il parcourut ainsi l'Espagne de l'Èbre à Algésiras et d'Algésiras à l'Èbre, comme un homme qui se promène pour son plaisir, avec une habileté, une

(1) Chaîne de montagnes au nord de Vittoria.

audace, un bonheur qui couvrirent de ridicule ses impuissants adversaires. Un général, alors jeune et actif, prétendit bien l'avoir atteint à Arcos en Andalousie, et anéanti, après s'être emparé de quatre cent mille réaux, fruit des rapines du par- tisan; mais comme celui-ci rentra dans les pro- vinces Basques à la tête de six mille hommes et suivi d'un riche butin, les sceptiques disent que le jeune général eut affaire à un faux Gomez, et res- titua au trésor royal cent mille francs de fausse monnaie.

Après ces tentatives partielles, on fit un effort général; mais il était trop tard. Un étroit esprit de localité, qui est aussi de l'intolérance, avait re- froidi le zèle du reste de la Péninsule pour la cause de don Carlos. Il s'agissait du sort de l'Espagne, on ne voyait que les provinces Basques. Le prince, d'ailleurs, on est bien forcé de le reconnaître, n'ap- portait à ses partisans que son bon droit, le désir de bien faire, et de l'indifférence pour le danger. Mais les hommes qui se dévouent demandent d'a- vantage : ils veulent dans leur chef l'ascendant du caractère, la sollicitude active qui fait chercher le mérite, la bienveillance éclairée qui le récompense d'un mot; c'est bien le moins que l'on doive à des dévouements désintéressés. Ces qualités man- quèrent sans doute aussi aux successeurs de Zu-

BOXE ET JOURNALISME

Jusqu'à présent, la profession de dompteur de bêtes féroces avait été regardée comme l'une des plus dangereuses et des plus fertiles en coups de griffes ; c'était là, paraît-il, un préjugé vieux comme la Barucchi et dont nous devons nous défaire. Grâce à nos confrères en journalisme qui ont pris soin, depuis quelques années, de nous dessiller les yeux, nous pouvons enfin abjurer cette erreur d'un autre âge que « les tigres et les lions sont plus à redouter que les hommes. »

Le fait est que, au temps où nous vivons, il se passe rarement un jour, jamais une semaine, sans que les journaux aient à enregistrer une querelle entre deux journalistes, tandis que les lions ne dévorent presque plus les dompteurs.

Vêtir un pourpoint de velours noir et descendre, après son dîner, comme Van-Amburg, Crockett, Batty ou Cooper, faire un tour de promenade dans une cage rembourrée de lions, tous plus de l'Atlas les uns que les autres, n'est plus qu'une distraction de jeune fille et qui peut être classée dans la catégorie des jeux innocents, en comparaison des dangers de toutes sortes qui menacent l'imprudent assez téméraire pour s'aventurer, en qualité de rédacteur, dans n'importe quel journal.

Je sais bien que les dompteurs ont eu parfois à souffrir des griffes ou des canines de leurs pensionnaires, mais jamais, que je sache, il n'est venu à l'idée de ces derniers d'accueillir leur visiteur à coups de canne ou en lui crachant au visage, ce qui a toujours été considéré comme la suprême expression de l'insulte et de la malpropreté.

Cette manière un peu trop familière d'aborder les gens et dont jamais, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, on n'a vu d'exemple dans les ménageries, tend à devenir, grâce à quelques matamores, l'apanage de la littérature appelée à juste titre « militante. »

Depuis un lustre ou deux, les coups de bâton paraissent avoir remplacé les coups de chapeau dans les relations d'homme à homme — de lettres, — et il devient sérieusement à craindre, si cette façon touchante de s'expliquer continue quelque peu à prévaloir sur les anciens usages, qu'elle ne s'enracine définitivement dans nos mœurs et, le progrès aidant, qu'on ne vienne, dans un temps donné, à ne plus s'aborder autrement qu'à grands coups de poing dans la figure.

Auquel cas il nous sera donné d'assister à des scènes dans le goût de celle-ci :

- Tiens ! Voilà Chose ! Bonjour, cher ami. (*Un coup de canne sur les reins*)
- Bonjour, mon vieux, tu vas bien ? (*Un coup de poing dans le ventre.*)
- Merci, pas mal, et toi ? (*Un coup de pied au verso.*)
- Très-bien, comme tu vois. (*Une paire de soufflets.*)
- Adieu, je file, je suis pressé. Je suis bien heureux de t'avoir rencontré. (*Un coup de talon dans l'estomac.*)

— Tout le plaisir est pour moi ! Au revoir, cher bon. (*Un crachat sur l'œil gauche*)

Mais nous n'en sommes pas encore tout-à-fait arrivés à ce point, — ou à ce poing — de franche cordialité, et, ne voulant pas préjuger de l'avenir, nous nous bornerons à parler du présent.

Autrefois il suffisait, pour être journaliste, d'avoir fait des études sérieuses et d'en avoir retiré une solide instruction, de posséder un grand fonds de justice et d'impartialité ; d'avoir avec cela beaucoup d'esprit, de jugement, d'expérience et de talent. C'était bien simple, comme vous voyez, trop simple apparemment car le Progrès, qui comme le Juif-Errant ne s'arrête jamais, a fait depuis lors énormément de chemin et changé tout cela.

Aujourd'hui, le jeune insensé qui se destine à la décevante carrière des lettres et qui se sent dévoré de l'ambition intense de déverser ses élucubrations dans ce tonneau des Danaïdes qu'on appelle un journal, doit, avant de passer le Rubicon, se soumettre à un sévère examen de conscience.

— Amédée, doit-il se dire. — Amédée, Oscar ou Théodule, selon le caprice de sa marraine ; — Amédée, mon ami, tu es bien décidé, n'est-ce pas, à te lancer dans la mêlée et à moissonner des lauriers à côté de ces vieux braves qui composent la noble phalange des journalistes ? Te sens-tu de force à lutter avec eux ? Enumérons tes qualités littéraires : — Tu as cinq ans de salle et tu fais mouche à trente pas neuf fois sur dix ; tu tires adorablement la savate et tu boxes comme un ange ; tu es de première force à la canne et tu portes 60 kilog. à bras tendu ; d'autre part tu as culotté cinquante-huit pipes pour t'exercer à lancer ta salive avec grâce dans ce crachoir hygiénique qu'on nomme le visage d'un confrère ; bien, Amédée, parfait ! Va, mon fils, le succès t'attend, le chemin de la gloire est ouvert devant tes pas.

Et le rédacteur en chef du premier journal où il se présentera, lui dira :

— Très-bien, jeune homme, apportez-moi demain votre premier article, mais n'oubliez pas surtout de vous munir d'un fort gourdin et d'une demi-douzaine de mouchoirs de poche,

Bientôt, je le crains, les journaux français seront forcés de recruter leurs rédacteurs parmi les turcos, leurs employés dans la troupe de Rossignol-Rollin, et d'écrire sur leur porte, à l'exemple de je ne sais plus quel journal américain :

LES BUREAUX SONT OUVERTS de 10 heures à 4 heures.

Les provocations sont reçues tous les jours, les dimanches et fêtes exceptés, de onze heures à midi.

MARIUS GÉRARD.

CONFÉRENCES POPULAIRES

Comme nous l'avions espéré, la conférence donnée, dimanche 24 janvier, par la Société d'enseignement populaire, a été bonne. On sait que M. Rainaud, l'organisateur de ces réunions

publiques et gratuites, avait annoncé une Etude sur les Etats-Unis d'Amérique.

M. Rainaud a traité lui-même cette grande question, et, l'animent d'un souffle libéral, a mérité des applaudissements.

Demain dimanche, 31 janvier, la quatrième conférence sera faite par M. Louis Audrieux avocat, professeur à l'Ecole de Droit, qui traitera de Rome au temps de la République. Il suffit de nommer M. Audrieux, pour dire l'intérêt que cette conférence offrira à tout démocrate libre-penseur.

Comme les précédentes, cette réunion se tiendra, à une heure précise, dans la grande salle du restaurant Mille, 25, chemin de la Demi-Lune. Mais, nous croyons savoir que la Société d'enseignement populaire a pire à descendre des hauteurs de Saint-Just et cherche dans nos divers quartiers un logement favorable.

Avis aux propriétaires de bonne volonté.

D. B.

QUARTIER GÉNÉRAL

Bulletin de la semaine.

M. Dumarest, en sa qualité de directeur de la Discussion, va être nourri et logé pendant deux mois aux frais de la société. Alfred de Vigny écrivait, en 1834, dans la préface de Chatterton : « N'entendez-vous pas ces jeunes désespérés qui demandent le pain quotidien, et dont personne ne paie le travail ? Eh quoi ! les nations manquent-elles de ce point de superflu ? Ne prendrons-nous pas, sur les palais et les milliards que nous donnons, une mansarde et un pain pour ceux qui tentent sans cesse d'idéaliser leur nation malgré elle ? Cesserons-nous de leur dire : Désespère et meurs, *despair and die* ? — C'est au législateur à guérir cette plaie, l'une des plus vives et des plus profondes de notre corps social ; c'est à lui qu'il appartient de réaliser dans le présent une partie des jugements meilleurs de l'avenir, en assurant quelques années d'existence seulement à tout homme qui aurait donné un seul gage du talent divin. Il ne lui faut que deux choses : la vie et la rêverie ; le pain et le temps. »

Ce qu'Alfred de Vigny réclamait alors pour les poètes, on le fait aujourd'hui pour les journalistes avec une prodigalité inconcevable ; on leur assure à tous à peu près

Le vivre et le couvert. Que faut-il davantage ?

Quand on aura assez pensé aux journalistes, on s'occupera des poètes, et alors l'ombre de ce bon de Vigny pourra se pâmer de bonheur du haut des célestes demeures.

En attendant, il me semble que l'on n'atteint pas le but proposé : M. Dumarest a, je crois, les moyens de pourvoir lui-même à ses besoins. Si l'on répand ainsi indifféremment une faveur que l'on devrait réserver aux écrivains dans la misère, le mal ne fera qu'empirer ; car, d'ici à un an, vu les avantages que l'on en retire, une place de journaliste se vendra aussi cher qu'une place d'agent de change.

Espérons qu'on remédiera à cet inconvénient, et unissons-nous, mes frères, pour rendre grâce aux hommes de progrès qui ont pris l'initiative d'une telle réforme.

Conférence par-ci, conférence par-là, conférence partout. Rossignol-Rollin se prépare à quitter notre ville : il y a trop de concurrents en ce moment-ci. A propos de Rossignol, une petite remarque : Quand le directeur des premières arènes du monde prend la parole à l'Alcazar, le public fait silence immédiatement ; à Paris, au Corps législatif, quand MM. Jules Favre ou P. Létan veulent parler, les interruptions, les murmures vont leur train ; on les force à se taire.

N'en tirez vous pas fatalement cette conclusion : que les habitués des luttes sont mieux élevés que...

III

Bien avant ces jours néfastes, lorsqu'il eut été investi du commandement en chef, en 1834, Zumalacarréguy, qui avait remarqué don José, le chef de l'organisation d'un bataillon guipuzcoan, Satisfait de la manière dont cet officier avait rempli sa mission, le général l'attacha à sa personne en qualité d'aide de camp.

Le chef carliste, on le sait, ne laissait guère de repos à ses ennemis. Le 1<sup>er</sup> août de cette même année 1834, ayant appris que Rodil occupait le bourg du bas Amescoa avec sept cents hommes et deux cents cavaliers, il résolut de prendre posses-

Parler de conférence, ce serait se précipiter dans la politique. Parlerons-nous davantage des deux frères algériens venus dans notre ville chercher des fonds pour leur orphelinat ? Ils sont accompagnés, dit-on, de deux jeunes Africains, comme échantillons ; comme cela, il n'y a pas de tricherie possible. La semaine prochaine, quand j'aurai vu les sus-dits échantillons, je vous dirai s'ils sont gros, gras et dignes de votre intérêt.

Un orphelinat en Algérie, après les récents désastres qu'a éprouvés notre colonie, rien de plus utile ; mais pourquoi commencer par gaspiller mal à propos, en transvasant deux naturels d'Algérie en France, une somme qu'on aurait pu mieux employer ?

Si j'étais roi, je voudrais, pour le bonheur de mon peuple, que tout citoyen tirât au sort, au moins une fois par semaine. Tous nos conscrits, quel que soit leur numéro, sont d'une gaité folle ; il n'y a pas jusqu'au gendarme placé sur le perron de l'Hôtel-de-Ville, qui ne se laisse aller au mouvement général, et ne fasse de temps en temps résonner ses bottes sous un éclat de rire sonore. Il paraît vraiment que c'est bien gai ; d'ailleurs, tous espèrent, plus ou moins, être réformés. C'est curieux comme, en France, on a l'amour-propre de ses infirmités : « Je suis sourd, je suis myope, il me manque trois dents j'ai les humeurs froides, etc. » Et l'on espère, parbleu !

« Pour moi, me disait l'autre jour un futur garde mobile, mon numéro m'importe peu : je serai réformé : j'ai des protections. » Des protections ! ah ! mais... tout le monde n'en a pas.

O citoyens, mes amis, vous avez incontestablement un ru-t patriotisme... surtout quand il s'agit de discuter au café entre deux chopes.

Dans nos campagnes, l'épithète de « réformé » lancée à la face d'un individu constitue un outrage des plus graves ; pour les paysans (sont-ils naïfs !), réformé signifie malsain.

On a tant de préjugés dans nos campagnes !

Visibles, il y a quelques jours, sur les murs de notre ville, ces deux affiches collées à côté l'une de l'autre :

DISCOURS DE S. M. L'EMPEREUR.

MORT AUX PUNAISES !

Oh ! ces afficheurs !...

Calino, repris de justice, comparait au moins pour la dixième fois en police correctionnelle. Après son interrogatoire, il se lève :

« Mon président, dit-il, je me recommande à l'indulgence de votre tribunal ; faut pas trop m'écouter, je suis une si bonne pratique !... » Ernest CAPITAN.

AVIS AUX TISSEURS.

Une assemblée générale des Tisseurs, réunis de Lyon aura lieu, le dimanche, 31 janvier, à dix heures du matin, dans la salle Valentino, grande place de la Croix-Rousses.

L'ordre du jour est la lecture des statuts de ladite Société. L'entrée sera libre.

SIXIÈME SORTIE EN TIRAILLEUR.

Hier, dans la rue du Faubourg-Poissonnière, je vis sur la porte d'un café un petit papier sinistre : « Fermé pour cause de décès. »

En face, mais bien en face, sur la porte d'un marchand de nouveautés, un petit papier affectant les mêmes allures que le

précédent : « Fermé pour cause de mariage. »

Quand le hasard se permet de mêler les dominos de l'existence, il fait une singulière bouillabaisse !

L'autre jour, sur le boulevard, on me donne un prospectus guilleret sur lequel je lis :

Telle rue, tel n<sup>o</sup>,

Fabrique de pantalons pour dames. On essaie toutes les marchandises.

Bigre ! je cours à l'adresse indiquée : « Pardon, monsieur, n'auriez-vous pas besoin d'un essayeur ?... » On m'a fichu à la porte.

Un asile pour les chats abandonnés vient d'être établi en Angleterre. Les chats, pourquoi pas les chiens ? Je trouve que depuis fort longtemps, en Angleterre comme partout, l'espèce canine est sacrifiée à l'espèce féline. Les chiens sont soumis à un impôt, les chats en sont affranchis ; voici que maintenant, ces derniers vont avoir leur hôtel des Invalides, à l'exclusion des toutous ! L'homme sera toujours l'être le plus injuste qui existe,.... après la femme !

Avant de s'occuper des chats, on ferait bien de songer un peu à l'espèce humaine. Je remarque que depuis quelque temps le cœur souffre beaucoup en France. On ferait bien d'établir un hôpital spécial pour ce viscère important.

Les maladies dont le cœur est particulièrement affecté se divisent en trois catégories :

1<sup>o</sup> La maladie de cœur proprement dite. Les femmes n'en sont pas atteintes ; les hommes qui en souffrent davantage, sont les diplomates. Cette affection se guérit par un ruban ponceau, une ambassade, et, quand le malade est à toute extrémité, par un portefeuille. M. Emile Ollivier a une maladie de cœur.

2<sup>o</sup> Les maux de cœur. Les femmes seules sont sujettes à cet horrible malaise, car ce n'est qu'un malaise. La guérison est assez facile. Quand c'est une jeune fille qui est en proie à cette affection, on la guérit par un contrat de mariage ; quand c'est une femme, on emploie généralement un paletot de velours ou une robe en poul de soie. Si la maladie est dangereuse, il faut envelopper la patiente dans un cachemire des Indes.

3<sup>o</sup> Les peines de cœur. Encore une maladie que les femmes connaissent imparfaitement. Presque tous les hommes en sont atteints, une fois au moins dans leur vie. La guérison demande beaucoup de ménagements. Les remèdes employés, avec le plus d'efficacité sont le sourire, le serrement de mains, le billet doux. Si la maladie persiste, il faut employer la petite, mèche de cheveux frisés, mais, naturellement, la mèche authentique. Je ne sache pas que les peines de cœur résistent à ce remède-là.

Voici un billet de faire part que nous avons lu, il venait en ligne directe de Genève :

MM. et MMmes... ont l'honneur de vous faire part du délogement de leur

CORRESPONDANCE.

H. V...t (Paris) — Expédier conférences contre envoi d'amitiés.

LYON. — Oubliez l'Oublié. — Un De profonds !

ENFANT PERDU. — Accepté — court et pointu.

L. D. (GENÈVE). — Remis au comité du concours.

J. TESTA — Id.

H... — Voyons voir les scarronades.

L... — Si votre soupe est bonne, on la servira,

M<sup>le</sup> PHILIBERT. — Satan, trop mystique ! — Le Réve.... pourra être réalisé. — Courage.

malacarréguy, car ce ne fut ni l'habileté ni la bravoure. Les populations énergiques qui supportaient le poids de la guerre eurent un moment de lassitude, et la trahison en profita.

Un homme, le dernier venu dans la lutte, échappé à la vigilance de la police française, ou peut-être escorté par elle jusqu'à la frontière, arriva au quartier général, et, on ne sait par quelles intrigues, s'empara du pouvoir. A peine à la tête de l'armée, il inspira des défiances. Les traitres ont leur fumet comme le gibier. Je ne sais si le général Marato a trouvé des défenseurs ; mais tous ses actes portent le caractère d'une trahison longtemps méditée. La séduction en bas, la terreur en haut, tel fut son système. Il se mit à l'œuvre avec une conscience qui ne connaissait pas de scrupules et un rare esprit de suite. Il commence par demander des secours d'hommes à Cabrera, afin d'entraîner une partie de l'armée du centre dans le désastre qu'il prépare ; le chef aragonais a la prudence de refuser. Il fait fusiller quinze généraux ou officiers des plus braves et des plus dévoués à la cause qu'il prétend servir ; il humilie son malheureux roi et l'avilit aux yeux de l'armée, en lui imposant publiquement ses volontés avec les formes de la plus insolente soumission. Jusque-là il a été perfide,

cruel, et manqué de générosité ; il va faire pis encore. Il veut traiter, dit-il, et il met toutes les chances du côté de son adversaire. En quelques jours les ennemis sont maîtres de la moitié de la Biscaye. Il abandonne pied à pied ses positions, ses forts, son artillerie, il perd ses lignes d'opérations, recule jusqu'à la Déva, sans combattre, sans se défendre, et, à la tête de vingt-cinq bataillons et de dix escadrons intacts, capitule, avec une abnégation de toute susceptibilité militaire qui ne fut pas assez payée (1).

(1) Le 27 août, deux jours avant la signature du traité de Vergara, Marato écrivait à don Carlos la lettre suivante :

« AU ROI.

« 27 août 1839.

« Sire, en me mettant aux pieds de Votre Majesté comme je le fais au nom de mes compagnons d'armes, j'oserais dire seulement à Votre Majesté qu'un monarque n'est jamais plus grand « que lorsqu'il pardonne les fautes de ses « sujets. « Don Eustaquio Lago présentera à Votre Majesté les sentiments de mon cœur pour qu'elle daigne me faire connaître sa souveraine volonté. « Aux pieds de Votre Majesté.

« RAFAEL MARATO. »

bien-aimée, mère, sœur, etc., etc. qui s'est endormie dans le Seigneur le 23 janvier.

L'ensevelissement aura lieu, lundi 25 janvier, à 11 heures, l'honneur se rendra à l'avenue du cimetière.

On n'invente pas ces choses-là.

Ah! ah!  
Le Bulletin international de Bukarest insère la petite lettre suivante:

« Pourquoi les Israélites ne mangent point de porc? Parce que les loups ne se dévorent pas entre eux.

« Signé: Baron du Chalet. »

A quoi l'International de Londres répond:

« Permettez-moi de faire savoir à M. du Chalet, par l'organe de votre excellent journal, qu'il ne sera jamais mangé par un israélite, nos préceptes s'y opposent.

« Signé: Un Israélite. »

Ah! ah!

Il est donné à l'Avant-Garde, de résumer les débats avec son impartialité ordinaire. M. du Chalet est un sale d'avoir traité tous les israélites de cochons, l'israélite est un malpropre d'avoir appelé porc M. du Chalet. Et le fâcheux de l'affaire, c'est qu'ils ont tort tous les deux.

Hyacinte et Brasseur fricotent une absinthe au café de Madrid en cinq sec.

— Je te joue le roi.

— Et moi l'as.

— Je n'en veux pas, ton as pique.

Deux boursiers causent de leurs petites affaires:

— Avoir perdu trente mille francs en huit jours, dit l'un.

— Mon pauvre ami, console toi, tu te rattrapperas,

Me rattrapper, oh! je n'ai pas assez de chance, malédiction et anathème!

— Ah! ça, mon cher, je le désire sincèrement qu'Anna m'aime!

Jacques Huret.

## APRÈS-DINER

### CAUSERIE

Un éreintement! et en règle encore.

Un journal, que je me garderais bien de nommer, probablement dégoûté de l'extrême insuffisance de la petite presse contemporaine, a saisi le grand sabre de ses pères, et, au risque de payer de sa santé, l'honneur de remettre son siècle dans la voie du bon sens, commence par se fendre à fond sur cette pauvre Avant-Garde, qui, en raison de son sexe, se trouve en droit d'être surprise d'une pareille agression.

D'après la feuille en question, nous sommes une réunion d'hommes venus on ne sait d'où, qui distillons dans la classe ouvrière le plus subtil et le plus pernicieux des poisons: les principes de la libre pensée et de la morale indé-

pendante accommodés à la sauce commune et assaisonnés avec un esprit... des plus populaires.

Voilà notre crime! et si nous n'abandonnons pas au plus tôt les compagnies franches pour nous enroler dans le pesant bataillon de l'armée régulière, il nous faudra renoncer à l'espoir de nous compter jamais au nombre des journaux bien pensants! sérieux et sévères comme il en existe en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, etc., etc.

« Sérieux et sévère, » le grand mot est lâché; nous ne sommes ni « sérieux, » ni « sévères, » en d'autres termes nous manquons totalement de faux-cols et d'empois le long des colonnes de l'Avant-Garde.

« Mais de la tenue! s'écrierait encore le dramatique Désiré-Jupin, dans cette excellente comédie qui a nom: Orphée aux Enfers, de la tenue, mes enfants, l'Olympe dégénère!... Sauvons les apparences; qui sauve les apparences sauve tout! »

Et, en effet, notre confrère a raison... selon Saint Jupin.

Ecoutez! et vous allez me dire si quand l'occasion se présente je n'abonde pas dans le sens de notre adversaire.

Par ce temps de transvasement général, tous tiennent infiniment plus à la forme qu'au fond, par la raison très-simple que les uns et les autres en vivent!... Beaucoup de graves personnages se soucient fort peu d'être quelqu'un pourvu qu'ils aient l'air de quelque chose. On a vu des gens se parjurer quatre fois, plutôt que de porter un collet sans broderie; on voit encore, à l'heure qu'il est, des postulants ministres ne vivre que pour la culotte, des souverains pour la calotte et leurs favoris par des calottes. Combien qui, pour porter le petit chapeau rouge se noirciraient de la tête aux pieds!... La foormie dit Bridoisson.

Donc, mettons des gants, et nous serons considérés... par certains.

Mais, Dieu me damne, je m'aperçois, chers lecteurs, qu'à mon tour je deviens « sévère, » et que malgré moi, je suis sorti du terrain qui m'est alloué dans ce journal. Rentrons y vivement, morbleu! en disant un dernier mot à monsieur notre sermonneur:

Nous ne sommes pas « sérieux, » dites-vous?

— Croyez-moi, mon cher confrère, il vaut mieux rire que pleurer, être le railleur que le raillé; notre sérieux à nous serait funeste à votre parfaite quiétude. Ne nous demandez donc, pas la gravité métaphysique des Allemands, qui leur vaut l'admiration de tous les pense-creux; l'indomptable orgueil des Espagnols, qui ne demandent la liberté que pour se donner un nouveau maître; la rapacité et la glotonnerie des Anglais, le peuple le plus riche, le plus traficant et le plus gros mangeur de la terre, et laissez-les aux humbles rédacteurs de l'Avant-Garde, enfants du beau pays de France. la belle humeur, le sel gaulois, l'aimable légèreté, la gaieté française enfin! cette gaieté fine, spirituelle, intarissable, qui est notre type, notre raison, notre puissance.

C'est en vain que je voudrais regagner mon chez moi, je ne trouve plus la porte, ma parole! — Gordon, si ou plaît!

Dans les grands journaux, toujours:

Un député est honorable,  
Un évêque vénérable,  
Un curé respectable,  
Un avocat éloquent,  
Un écrivain spirituel,  
Un journaliste vaillant,  
Un magistrat intègre.

Dans les grands journaux... mais dans les petits?

J'ai reçu dernièrement la visite d'un fou.

Cet individu, dont le nom est Bertrand, s'est présenté armé d'un petit projet qui consiste tout simplement à réunir l'Océan à la Méditerranée par un canal maritime, partant du Havre et arrivant à Marseille en passant par Rouen, Paris, Auxerre, Dijon, Chalon, Valence et Avignon!...

L'auteur (le fou) affirme qu'il suffirait au susdit canal, accessible à tous les navires, d'un tonnage moyen, d'avoir deux barrages-écluses, — l'un à Chalon, l'autre à Avignon, — pour équilibrer la différence de niveau qui existe entre les aboutissants.

Et l'on viendra me parler maintenant de « Paris port de mer!... »

J. FRANTZ.

## INTRIGUE AU PRADO

Le Prado avait annoncé pour le 22 décembre 1868 son premier bal masqué. Les débauchés joyeux et les dominos bruyants parcouraient en tous sens le boulevard Saint-Michel. Les étudiants riaient et chantaient, traînant à la remorque leurs conquêtes du soir. Les bourgeois caquetaient leurs fenêtres et cherchaient vainement, enfouis sous l'oreiller et le bonnet de coton, le sommeil qu'ils avaient acheté par une journée de repos. Les sergents de ville, recouverts d'épais manteaux, la tête serrée par le capuchon, surveillaient sans sourire tout ce tumulte et cette expansion de jeunesse.

Parmi les étudiants qui prenaient le chemin du carrefour de l'Observatoire, on se faisait remarquer Alfred, le beau Nimois, le préféré de ces dames. Elève de l'Ecole de médecine, travailleur à son heure, Alfred s'est placé tout au rang des bons compagnons et des étudiants les plus studieux.

Grand, musculeux, le front ombragé d'épais cheveux noirs, valseur élégant, chahuteur intrépide, il a acquis depuis longtemps une notoriété de dans un éminent et de beau cavalier. Au reste, plein de cœur, affable pour tous; ses succès mêmes n'ont pu que difficilement lui susciter des envieux parmi ses rivaux et ses envieux.

Aussi tous le savaient-ils, et cherchaient-ils à le fixer auprès d'eux. Mais Alfred paraissait pressé, et, hâtant le pas, il devait ses camarades, attardés par les petites enjambées de leurs compagnons.

Il arrive enfin; il pénètre dans la salle du Prado, p. essé, bousculé par la cohue bariolée. L'orchestre de Desbains attaquait avec une vigueur entraînante, le quadrille de Chilpéric. Danseurs et danseuses se trémoussaient, s'agitaient avec une sorte de frénésie, sans souci aucun des fatigues du lendemain.

Le beau Nimois, cependant, regardait d'un œil dédaigneux et, contre son habitude, oubliait de prendre sa place dans la folle mêlée. C'est que le matin Alfred avait reçu un charmant papier rose, tout parfumé, couvert de pattes de mouche; on lui fixait un rendez-vous pour le soir, au Prado.

Il était donc à la recherche de son inconvenue. D'un naturel peu patient, il commençait à se croire le jouet d'une mauvaise plaisanterie, quand soudain il est arrêté par un élégant domino.

Sa taille est grande, fièrement cambrée; la main longue, potelée; les cheveux épais, blonds; le pied... Alfred ne se souvenait pas d'en avoir jamais vu un aussi mignon. A travers les ouvertures du masque, s'échappaient des yeux deux flots de rayons ardents et passionnés.

Tout en entraînant Mathilde — tel est le nom de l'inconnue — Alfred sentait son cœur et sa raison lui échapper, et quand ils se furent assis à une table écartée, sa défaite n'était plus douteuse.

Mathilde — d'après son propre récit — est la fille uni ne d'un des plus nobles comtes de très-aristocratique Lubourg Saint-Germain. Elle a remarqué Alfred une première fois au théâtre de l'Opéra, puis, plus tard, au jardin de Luxembourg. Sa prestance, sa distinction ont éveillé en elle un sentiment étrange, dominant; elle n'a pu chasser le souvenir qui la poursuivait sans cesse, dans ses rêves, dans ses promenades, au bal, en soirée.

Elle a fait appel, sans doute, à l'arsenal de ruses que toute femme acquiert dès ses plus jeunes années, et elle a découvert l'adresse d'Albert. Elle a appris la réputation dont jouissait celui-ci au quartier latin; elle est devenue jalouse, et c'est pour l'arracher à ses rivales qu'elle s'est compromise au point de lui fixer un rendez-vous dans un bal masqué.

Alfred, si éperdument amoureux qu'il fût devenu tout à coup, ne crut pas le moindre mot de toute cette histoire, et demeura convaincu qu'il avait conquis le cœur de quelque soubrette de bonne compagnie. Aussi, n'hésita-t-il nullement à offrir plusieurs verres de punch, qui furent acceptés et suivis d'un succulent souper chez Vachette. Mathilde y fit honneur. Les amoureux, il faut croire, ne vivent plus de soupis et d'eau fraîche.

Si bien que le lendemain, sans qu'on ait jamais su comment, Mathilde dormait paisiblement dans la petite chambre qu'Alfred occupe, rue St-Jacques.

On m'assure qu'à son réveil elle versa quelques larmes; mais les baisers d'Alfred n'eurent pas de peine à les sécher, et pendant trois jours ce ne furent que roucoulements et promesses d'affection éternelle. Cela se passe toujours ainsi, dans les romans aussi bien que dans la vie réelle.

Mais comme le drame succède toujours au vaudeville, les larmes au rire, la douleur à la joie, le dénoûment arriva terrible, imprévu.

Un matin, Alfred entend frapper à la porte. Il se hâte d'ouvrir, et se trouve en présence d'un valetard aux cheveux gris.

— Monsieur, dit celui-ci brusquement, ma fille est chez vous.

— Je n'ai pas l'honneur de connaître...

— Toute feinte est inutile; depuis quatre jours ma fille s'est enfuie de chez moi; je sais qu'elle est chez vous.

— Vous devez vous tromper, monsieur; quelque fatale coïncidence est seule cause de ce malentendu, aussi désagréable pour moi que pour vous.

— Je vous soutiens, moi, que Mathilde est chez vous.

— Ah!... Mathilde!... fit Albert en pâlisant.

— Vous voyez bien qu'elle est chez vous. C'est infâme ce que vous avez fait là, monsieur. Vous n'avez pas craint de porter la honte et le déshonneur dans une famille respectable; vous n'avez pas craint de donner un coup mortel au père d'une enfant jusque-là pure et innocente et qui aujourd'hui doit rougir devant tous. Ah! c'est bien mal. Rendez-moi ma fille.

— Croyez bien, monsieur, que j'ignorais absolument...

— Non, vous n'ignorez pas... Dites, dites: mon enfant n'a pas l'air d'une fille perdue. Sans doute vous avez espéré ainsi me forcer la main et vous allier, malgré moi, à l'une des plus anciennes familles de France. Aujourd'hui, en effet, un mariage peut seul effacer la honte que vous avez infligée à mon nom.

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur, votre fille — ou du moins celle que vous dites être votre fille — s'est donnée à moi; elle est ma maîtresse, et je prétends la garder.

— Taut de présomption et d'insolence recevront leur juste châtement. Je vous le répète, un mariage seul pourra remédier au mal qu'a causé votre conduite indigne. Réfléchissez, et montrez que tout sentiment d'honneur n'est pas éteint en vous. Je reviendrai demain. N'oubliez pas que ma fille est mineure.

Le lendemain, Alfred avait réfléchi. Comme après tout la famille de Mathilde était citée parmi les plus honorables, qu'il croyait aimer Mathilde, et que d'ailleurs le mariage était le seul moyen qui lui restât pour échapper à la cour d'assises, il signa une promesse, et Mathilde rentra chez son père.

L'union sera conclue, définitive, dès que le beau Nimois aura passé son dernier examen, c'est-à-dire au mois d'août prochain.

Et maintenant le mot de l'énigme.

Le comte de G... est de vieille souche; il prétend même qu'une de ses aïeules est l'honneur de partager la couche du roi Louis XV. Tout cela est fort possible, et n'a pas grande importance pour nous autres plebéiens. Malheureusement pour lui, sa fortune est dévorée depuis longtemps.

La famille de son gendre, au contraire, est une des plus riches des environs de Nîmes. Grâce à cette union, il n'a plus aucune inquiétude pour ses dernières années, et, si l'honneur de sa fille est tant soit peu écorné, il juge tout réparé.

Ne l'a-t-il pas faite riche?

Dans quelque dix ans, Alfred aura appris à ses dépens ce que produisent de pareils mariages.

Mathilde n'a pas hésité à faire son premier pas dans le chemin de l'infamie: elle fera le second plus facilement encore.

JEAN TRIQUART.

## MOUSQUETERIE

Si la science d'accoupler ingénieusement les chiffres en additions fantaisistes était bannie du reste de la terre, on la retrouverait certainement parmi les garçons de café.

Je venais de prendre, l'autre matin, une tasse de chocolat dans un café du boulevard. Au moment de partir, je dis au garçon:

— Combien vous dois-je?

Le garçon. — Voilà, monsieur: 16 de chocolat, 5 de pain 21, 4 de beurre 25.

— Pas de cigares?

Moi. — Non, pas de cigares.

Le garçon. — Pas de cigares, 32! Un franc soixante, monsieur!

Le docteur G..., vous ne connaissez que lui, est très-savant, mais il a un défaut: il aime passionnément les cartes et le jeu.

Appelé un jour auprès de l'un de ses clients atteint de la fièvre, le docteur G... prend le bras du malade, tire sa montre et compte gravement les pulsations du pouls:

— Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, valet, dame et roi.

Le malade rit tellement qu'il en guérit du coup.

## FEUILLETON DE L'AVANT-GARDE

### SOUVENIR D'UN SPAHI

#### KHAIREDDIN CHAOUH

##### I

Presque tous les santons morts en odeur de sainteté sont *Merbouts*. Pas un croquant, riche ou pauvre, homme de grande tente ou berger, ne passe devant un tombeau sans s'arrêter pour y prier et y laisser son offrande.

Les dons des pèlerins et des voyageurs servent à entretenir le tombeau et le gardien, qui, presque toujours marabout lui-même, campe dans les environs et vient de temps en temps recueillir les offrandes laissées par les fidèles.

De mémoire d'homme, en pays arabe, on n'a pas

souvenir que les trones renfermant les dons pieux aient été pillés. Le voleur le plus éhonté reculerait devant ce sacrilège.

Leurs dévotions faites, les cavaliers nous avaient rejoins un à un. Khaireddin seul n'arrivait pas. J'avais mis pied à terre pour ressangler mon cheval, et je m'appretais à rejoindre l'escorte, lorsque le chaouch déboucha du sentier au galop et vint se ranger près de moi.

— Oh! oh! seigneur Khaireddin, lui dis-je, est-ce que, vu ta conversion de fraîche date, El-Hadj-Ali-Chérif aurait fait un miracle en ta faveur? Tu as l'air transporté de joie.

— Oui! oui! dit-il en se tordant de rire sur sa selle, Ali-Chérif est un bon saint, et ce n'est pas la première fois qu'il fait des miracles pour son ami Khaireddin. Si tu me promets le secret, continuait-il en me lançant un regard défilant, je te raconterai le miracle du saint.

— Je te promets tout ce que tu voudras.  
— Eh bien! dit-il en se levant sur ses étriers, soupesant et secouant sa *djibira*, qui rendit un son argentin, le miracle, c'est que ce soir, à Chemla, Khaireddin chaouch boira le meilleur rhum et fumera le meilleur chanvre en l'honneur de Sidna El-Hadj-Ali-Chérif.

— Voleur!  
— Peuh! dit-il avec un grand flegme.  
Nous arrivions à la redoute.

##### II

Une affreuse nouvelle nous y attendait. Un de nos officiers du bureau arabe, en mission aux Ouled-Madid, avait été lâchement assassiné par un parti de cette tribu. Nous reçûmes, le soir même l'ordre de nous tenir prêts à marcher, et l'aube du lendemain ramenait en route, à mes côtés, l'illustre Khaireddin.

Les capuchons de ses burnous tirés jusqu'aux yeux, le menton et les oreilles ensevelis dans son haik, le joyeux chaouch, à part les *salamateks* d'usage, n'avait pas desserré les dents depuis le départ.

— Je crois que l'argent du marabout t'a porté malheur, ami Khaireddin, dis-je à mon taciturne compagnon. As-tu laissé ta langue et ton rire au fond des bouteilles?

— Non, répondit-il en soupirant; mais tu avoueras avec moi que le dos d'un cheval garni de sa selle n'est pas un lit de repos. Nous arrivons hier

au soir, et quand je crois l'heure du sommeil venue: En route, Khaireddin! A cheval, Khaireddin! Le métier devient décidément trop pénible.

— Ah! ah! voilà le châtiment qui commence; tu te grises avec de l'argent volé, et tu crois qu'Allah laissera ton forfait impuni. Ali-Chérif se venge.

— Maudits soient Ali-Chérif et les imbéciles qui croient en lui! dit-il en rejetant ses capuchons en arrière et en riant de tout son cœur. Ce n'est pas à eux que j'en veux, mais à ces brigands qui ont tué le pauvre lieutenant Schauner. Le connaissais-tu?

— Fort peu.

— C'était un brave homme; il avait le *dowra* facile, Khaireddin en sait quelque chose. Mais enfin, comme je te l'ai toujours dit: Chi-n qui marche vaut mieux qu'homme en terre. Ce qui est écrit est écrit, et tous mes regrets ne le ressusciteront pas.

A neuf heures, nous entrions dans le douar.

Entouré de ses fils et des grands de la tribu, le cheik s'avancait vers nous. Après le moment d'arrêt causé par les baisements de mains et les politesses d'usage, le commandant supérieur se dirigea vers la tente de *diar* (d'hospitalité), qui était déjà dressée. A cent pas de l'entrée de la tente, et au

milieu du douar, treize hommes accroupis, pieds et poings liés, étaient gardés à vue.

Une heure après, l'instruction commençait. La portière de la tente, relevée très-haut, laissait voir le commandant supérieur, assis sur une pile de coussins, ayant à sa droite le chef du bureau arabe à sa gauche le *kroudjia* (secrétaire), qui remplissait les fonctions de greffier; derrière lui, enfin, prêt à exécuter ses ordres, l'indispensable Khaireddin. Dehors, en plein soleil et accroupis dans la poussière, les treize hommes garrottés; à l'entrée de la tente et en face du cheik accusateur public, le cadavre de l'officier assassiné.

Il se fit un grand silence.

— Parle, cheik, nous t'écoutons, dit le commandant.

Eugène RAZOUA.

La suite au prochain numéro.

On causait du mariage, un soir, devant Calino, et une dame disait :

— Les hommes sont si peu aimables, que bien peu sont pleurés sincèrement par leurs veuves. Calino repartit.

— Croyez-vous donc, madame, que beaucoup de veuves soient pleurées par leurs maris ?

Un propriétaire, qui vient de louer un vaste appartement à l'un de mes amis, a dressé un bail contenant, entre autres clauses, un article ainsi conçu :

« Je m'engage, en outre, mais sur l'honneur seulement, à faire remettre l'appartement à neuf tous les dix ans. »

Un de nos banquiers les plus célèbres s'aperçut, dernièrement, que son groom, gamin de quinze à seize ans, lui chipait des timbres-poste, des cigares et toute la menue monnaie qu'il oubliait dans ses poches.

Le financier fit venir le maraudeur, lui lava la tête d'importance et le menaça de le chasser à la première faute. Puis, quand le groom fut sorti :

— Hum ! fit le banquier en souriant d'un air satisfait, voilà comme j'étais, moi, à son âge, je ne laissais rien traîner ! Si le drôle avait de l'arithmétique, il parviendrait à tout comme un autre.

Lorsque M. Pinard était ministre de l'intérieur, X..., un parasite de la plus belle eau, assiégeait à chaque heure du jour son cabinet.

Dernièrement, B... rencontra X... et lui demanda :

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu M. Pinard ?

— Mais oui, assez longtemps, fit X... en rougissant.

— Vous ne l'avez pas revu depuis sa chute, peut-être ?

— En effet.

— Vous avez eu tort, dit B... ; on n'abandonne pas ainsi les gens au jour de l'infortune.

— Au contraire, répliqua X... Ce que j'en ai fait, c'était par délicatesse. J'ai craint que ma présence ne lui fût pénible en lui rappelant le temps où il était puissant.

\*\*\*

A la police correctionnelle :

Le président. — Qu'on fasse venir le témoin.

Une voix dans l'auditoire. — Le témoin n'est pas là. Il est taillandier.

Le président. — Comment, taillandier ?

La voix. — Oui, il fait des faux ! ARAMIS.

VEUILLOT, TAPEDRU ET C<sup>ie</sup>

Par acte en date du 21 courant, — jour anniversaire de la décollation de l'ex-roi Capet, seizième du prénom, — une société a été formée entre les sieurs Veillot, Comire et Tapedru.

Le but est de fonder à Paris, et dans toute la France, des écoles où l'on enseignera le catéchisme avec accompagnement de coups de martinet.

La nouvelle société sera définitivement constituée dès que M. Léopold Giraud aura obtenu du sénat le droit d'accaparer les chaires d'enseignement.

En attendant, il est organisé des conférences publiques non gratuites dans le local abandonné des magasins réunis. Un abonné de l'Univers nous en adresse le programme que nous nous empressons de transmettre à nos lecteurs.

M. Louis Veillot. — Etudes comparées sur le langage des poissardes et celui des égoutiers de Paris.

M. Tapedru. — De l'influence du martinet sur l'avenir de la France.

M. Comire. — Diverses manières de donner le fouet. — Rémunérations historiques.

Recommandations paternelles du bon roi Henri IV à la gouvernante de ses enfants. Jean-Jacques Rousseau et Mlle Lambertier. Docteur Mach-lard. — De la surdité.

Les suites d'un charivari.

M. Bonnechose. — Les yeux ne sont pas faits pour voir. L'art et l'âme.

M. Léopold Giraud. — Pétitionnons, calomnions... il en sortira toujours quelque chose.

Isabelle-la-Catholique — Les pompiers de Nanterre et la rose d'or de la virginité.

M. Marfori. — Les maris gagent toujours quelque chose à être co... nus.

Cora Pearl. — Leçons d'humanité. — La cravache de Chaillet.

Thérèse. — Cours spécial de musique vocale. Le XIX<sup>e</sup> siècle d'après l'histoire. Le Sapeur. C'est dans l'ère qu'a m'chatouille.

Dejzeta. — Le baptême, la première communion, la confirmation, ou il n'est jamais trop tard de bien faire.

M. Capoul. — Ténors et jolies femmes. (Les demoiselles seront seules admises.)

Marchal, d t de Busy, conjointement avec le comte de Stam-row-ki et le duc d'Aléria. Petites vérités aux honnêtes gens. — Le revolver et la canne à épée.

M. Ganeco. — Origines historiques des cabarets de Montmorency.

L'abbé Bauer. — Amour et athéisme.

M. Dupanloup. — Dangers de l'éducation laïque. — Les genoux de l'Eglise. — Laissez venir à nous les petits enfants.

M. Paul Granier. — De l'honneur. — La dernière campagne du lieutenant Lullier. Le duel Beauvallon.

M. Emile de Girardin. — La rose des vents.

M. Rousset. — Moyen de se faire 100,000 livres de rente en vendant 3 centimes ce qui en coûte 10.

Ofenbach. — L'Inquisition, folie-vaudeville, en 1868, actes et 22,416 tableaux. Au deuxième acte, le pas de la tortue, par les dames du corps de ballet. Apothéoses et auto-da-fés.

M. Chassepot. — Le fusil à aiguille.

Mentani. — Une audience au Vatican.

M. Pinard. — Le capitole et la roche... de Montmartre.

M. Jourder (de l'Etendard). — De l'influence des pralines en matière d'abonnement.

A bientôt le compte-rendu... si le prix d'entrée n'est pas trop élevé. H. V.

COUPS DE PLUME

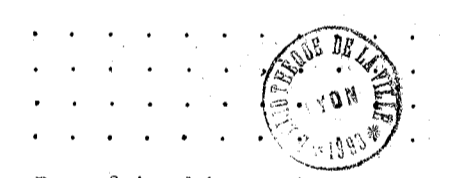
Il faut avouer que la renommée nous coûte aujourd'hui peu de chose, du jour au lendemain, un homme est à la mode, et cela parce qu'il a inventé un menu

ou qu'il a donné sa démission. Voilà qui est commode, et je regrette pour ma part, de n'avoir rien à me démettre afin de tâter un peu de la popularité. Toutefois, si j'avais à choisir je sais bien que la popularité du baron Brisse me tenterait plus que celle de M. Pinard. Il s'agit toujours, il est vrai, de brioches et de boulettes, mais, je crois avoir remarqué que les menus du baron Brisse ont produit plus d'effet dans le public que la démission de son Excellence, Anjourd'hui maître Pinard. — Après tout, il n'est peut-être pas bien difficile de s'appliquer ce penchant, et nous sommes tous, si gourmands, en France, que nos esprits se sont tout naturellement portés vers la liberté... (Journal de M. de Girardin), qui nous apportant chaque jour le menu de nos repas, nous donnait ainsi de nouvelles forces. —

Ce n'est pas que je veuille dénigrer la popularité de l'ex-ministre de l'intérieur, — il faut bien le reconnaître, — M. Pinard est célèbre aujourd'hui, et on le traiterait volontier de grand, — si cette épithète n'avait été appliquée à une autre famille. —

Mais, ô journalistes, mes frères, avez-vous donc oublié le long communiqué dont il a meublé nos colonnes, avez-vous donc encore dans la bourse et n'avez-vous donc plus sur le cœur les amendes qu'il vous a envoyés digérer en prison. Et vous lui pardonneriez tout cela ! « Vertu de ma vie, dirait Sganarelle, voilà une peste de femelle et dont il me faut garer. » — Croyez-moi, laissez M. Pinard à ses clients, — et fasse le Ciel que ses plaidoiries leur valent moins d'amende et de prison que son règne n'en a valu aux journalistes. — et revenons à nos moutons, « Il vaut mieux tondre qu'être tondu. »

J'ai lu dans je ne sais plus quel journal, que nos voisins d'Outre-Manche nous enviaient deux célébrités — devinez qui ? MM. Haussemann et Blanche d'Antigny — Vous y êtes — Le démolisseur et la blonde Frédihaude — Quelle belle occasion nous aurions d'être agréables aux anglais, si nous étions tant soit peu, en désaccord — et certes, il est bien fâcheux que nous vivions en si parfaite amitié — On pourrait leur envoyer le préfet de la Seine, comme autrefois on a voulu leur expédier l'obélisque qui nous gênait —



Pour finir, laissez-moi vous conter une historiette — qui a du moins le mérite d'être vraie — Un peintre de mes amis, s'en va un jour, au Louvre, en quête d'un fauteuil du temps de François I<sup>er</sup>, pour un tableau qu'il méditait sur cette époque — Chemin faisant il aperçoit son affaire et il se dispose à en prendre un croquis — il demande au gardien s'il serait possible, sans changer le fauteuil de place, de le tourner un peu sur lui-même, afin de le mettre dans un jour plus favorable — Le gardien, homme comique, lui répond que cela serait très-facile, mais que pour sa sûreté personnelle, il faudrait en référer au directeur du musée —

Mon ami s'adresse au directeur qui le renvoie au conservateur, celui qui prête les tableaux, lequel à son tour, lui dit qu'il faut faire une pétition au ministre — Tout cela pour un fauteuil — Après tout — les derniers événements ont donné à réfléchir à M. de Nienwerkerke ; et je conçois très-bien sa prudence méticuleuse pour tout ce qui concerne la conservation des objets renfermés au Louvre — Je vous demande un peu ce que serait un conservateur qui ne conserverait pas.

EDOUARD NOEL.

COCOTTE

Voyez passer dans cette calèche cette jeune femme à la chevelure ardente, à l'œil bleu, fier, étincelant.

Voyez avec quel air hautain et méprisant elle vous regarde, en faisant piaffer et caracoler son cheval, qu'elle conduit avec l'assurance du plus habile cocher.

C'est une cocotte de haute volée, une de ces femmes qui ne respectent ni dieu ni diable, et pour lesquelles il n'y a rien de sacré.

Plongée dans le vice et la débauche, elle oublie sa bonne vieille mère, qui, loin d'elle, au fond de son village, pleure sur l'enfant qu'elle a perdue, et maudit celle dont l'existence éhontée attriste et déshonore ses derniers jours.

Louise, c'est son nom, arrivée à Paris et livrée à elle-même à seize ans, avait bientôt cédé aux propos séduisants et aux promesses brillantes que lui fit un jeune et riche dandy.

Aussi, la voyons-nous aujourd'hui étaler avec insolence sa superbe toilette et écraser, par son luxe et son mépris, l'honnête ouvrière qui passe à côté d'elle.

Elle est reine du demi-monde, enviable de toutes ses semblables et citée pour ses excentricités.

Elle donne la mode, et ses toilettes, qui ont acquis une réputation toute parisienne, sont copiées avec servilité ; on se garderait bien d'y changer quelque chose.

Parle-t-elle, chacun l'écoute avec attention, et la plus creuse des balivernes qu'elle débite est de suite répétée comme un bon mot ; on s'exalte sur son esprit, et elle, naïve et crédule, s'imagine que c'est arrivé. Aussi, est-elle fermement convaincue que la femme la plus spirituelle de Paris, c'est elle.

En un mot, on ne parle que d'elle et on ne s'occupe que d'elle.

Mais quelle sera son existence, quand sa beauté, sa fraîcheur, sa jeunesse seront passées ?

Quand la terrible patte d'oie viendra s'imprimer sur ses tempes ?

Quand les rides viendront s'incruster sur son front et sur ses joues ?

Quand elle verra sa superbe chevelure blonde tomber et grisonner ?

Son désespoir sera grand ; mais il lui faudra, malgré ses cris et ses pleurs, abandonner cette foule sur laquelle elle règne en vraie despote, et descendre de ce brillant piédestal où sa beauté l'a placée, pour descendre, où ?

Dans le quartier Mouffetard, où nous la rencontrerons, un jour, couverte de haillons, une hotte sur le dos, un crochet à la main et cherchant dans le fumier.

Pauvre cocotte ! Toi, si belle et si pimpante autrefois, qu'es-tu maintenant ?

Un ignoble canard barboteur. Voilà l'oraison funèbre que l'on prononcera sur elle en la voyant.

LÉON BORINO.

ÉPHÉMÉRIDES JÉSUITIQUES

Ad majorem VERITATIS gloriam.

Samedi, 23 janvier 1863.

Les jésuites ayant établi à Louvain deux congrégations pour les hommes et des retraites

pour les femmes, où il se passait des choses scandaleuses, les curés, de concert avec l'Université, leur font défense de tenir ces assemblées et de confesser leurs paroissiens. Ils se moquent de la défense.

(Histoire des jésuites, liv. III.)

Dimanche, 24 janvier 1863.

Les jésuites de Tournai ayant entrepris de faire assassiner le prince d'Orange, un d'eux persuada à Jean Jauregui, assassin de ce prince, que, sitôt qu'il aura fait le coup, il sera porté en paradis par les anges, qui lui ont retenu sa place auprès de Jésus-Christ, au-dessus de la Vierge Marie.

(De Thou, liv. LXXV.)

Lundi, 25 janvier 1863.

Le P. Varade, recteur de Paris, écartelé et brûlé en effigie à la Grève, avait excité Barrière à assassiner Henri IV. Il l'avait engagé, pour exécuter cette action qu'il lui dit être très-sainte, à se confesser et à faire ses Pâques, et lui avait donné sa bénédiction en lui assurant la couronne du martyr, si on le laissait mourir. (Mém. de Condé, t. VI, p. 163-175. — Journal d'Henri IV.)

Mardi, 26 janvier 1863.

Les pères recteur et provincial de Douai font de grandes promesses et donnent de l'argent à Pierre Panne, leur pourvoyeur, afin d'assassiner Maurice, fils du prince d'Orange. Ils exhortent ce pauvre diable, qui subit la peine due à son crime, à se confesser et à communier pour se préparer à cette action. (De Thou, liv. CXXI. — Mém. de Condé, tome VI, p. 206.)

Mercredi, 27 janvier.

Le P. Raynaldi, recteur de Pont, dans la Valteline, est chassé avec ses confrères de cette ville et de tout le pays des Grisons, pour avoir engagé un vieillard nommé Quadrius, d'une des premières familles du pays, à lui donner tous ses biens. (Hist. des jésuites, liv. IV.)

Jeudi, 28 janvier 1633.

Les jésuites font mourir leur père Ximènes, parce qu'étant confesseur d'une veuve de Madrid, il ne lui avait pas conseillé de leur donner tout son bien. (Mor. prat., t. 1<sup>er</sup>, p. 209.)

Vendredi, 29 janvier 1860.

Le P. Gombard, recteur de Monte-Pulciano, au duché de Toscane, accusé d'intrigues galantes..., et cité devant l'évêque, prend la fuite. Les habitants de cette ville, aussi mécontents des autres jésuites que du recteur, trouvent le moyen de les expulser. (Hist. des jésuites, liv. IV.)

LORIQUET.

A partir de SAMEDI 30 courant (DIMANCHE pour la province), LE PETIT MONITEUR publiera :

LES 61 VICTIMES DE LA GLACIÈRE

PAR ERNEST DAUDET

L'un des gérants : SALIÈRES.

Lyon impr. BRUNELLIÈRE et ROUGIER Grande-rue 86

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La grande critique

Quel vent à donc soufflé sur la grande presse de notre ville, tous nos critiques dits sérieux, semblent se mettre sur l'offensive, et le Courrier de Lyon même, cet honnête Courrier qui ne fait du mal à personne, se permet d'émettre sincèrement son avis. M. Poneyn'a-t-il pas osé dire que le livret de l'Étoile et le berger, un ballet conçu par le cerveau de M. Dalia, est à peu près nul. Quelle audace ! on serait tenté de croire à une distraction. Mais laissons la cet innocent journal ; personne, je suppose ne le prend au sérieux, et passons à la véritable presse lyonnaise.

D'abord le Progrès, journal indépendant, très-indépendant. C'est triste à dire, mais, ou M. C. P. D. n'a pas le moindre sentiment du théâtre, ce que je ne puis pas admettre, ou ses articles sont de pures réclames payées à la ligne. Encens, encens, encens ! M. Z. au Salut Public, marche dans la même

voie ; celui-ci pourtant secoue quelquefois son frein, et prend des airs d'indépendance ; mais, rassurez-vous, c'est de peu de durée. Inclignons-nous devant M. Armand Fraisse, un critique impartial, bien que porté à l'indulgence, et pardonnons-lui ses calembourgs.

Malheureusement, M. Armand Fraisse ne s'occupe pas du Grand-Théâtre, et ses collègues s'en occupent trop.

O trop cher directeur, n'es-tu pas encore ivre de tout l'encens que l'on te brûle sous le nez.

M. D'Herblay se recommande à la grande presse sous prétexte que la petite lui fait la guerre de parti pris. La petite presse ne respecte rien. En effet, depuis trois ans, que nous subissons la même direction, ou en sont les théâtres de la seconde ville de France ? Au grand impérial, quels sont les artistes de mérite ? M. Delabranche, Mme de Taisy, et après ? faut-il compter M. Marthieu, ma foi, s'il chantait moins faux. Mlle Singlée, tant vantée par la grande presse, M. Anthelme ? Guillot. Le public prouve bien par son indifférence qu'une semblable troupe est impuissante à le charmer.

Voilà pourtant l'œuvre de nos grands critiques. Avec deux bons artistes, la direction en a fait passer des mauvais, et les grands journaux de porter

aux nues l'habile, l'intelligent directeur. Habile, oui ! intelligent... ?

Et les reprises accumulées des chefs-d'œuvre se succèdent, autant des chûtes ; une reprise par semaine, du nouveau, bon gré, mal gré, il le faut ; l'orchestre est sur les dents ; les premiers sujets chancellent ; les répétitions redoublées ont fini par rendre tout à fait mauvaise une troupe seulement médiocre.

Aux Célestins, même système, avec cinq artistes : MM. Bondonis, Laty, Train, Lucu ; Mme D'Herblay ; peut-être faut-il ajouter M. Belliard qui pour tant se néglige beaucoup.

Mais le reste ? Rien. Et les grands journaux se pâment !...

En présence de ces flatteries impetives, la petite presse protestait. M. D'Herblay, fort de l'appui des grands timbrés, ne changeait pas de conduite.

Le vent a tourné : que diable s'est-il passé, je l'ignore ; mais au lieu d'encensoir, ils ont pris la massue ; les deux extrêmes.

M. Z. du Salut Public fait ouvertement acte d'indépendance, et proteste, avec justice d'ailleurs, contre les prétentions incommensurables de Mme de Taisy. Au Progrès, c'est bien autre chose : M. C. P. D. l'indépendant C. P. D. qui jusqu'à présent courbait à tout propos ses épaules dociles, montre

ses dents, et après un compte-rendu assez raide de la Dame de Monsereau, vient d'écrire ce magnifique entre-filet :

« Lyon ne sera pas la ville de province qui aura la primeur de Séraphine. La pièce de Victorien Sardou est jouée à Lille depuis le 28 janvier dernier. On croit pourtant que Séraphine sera représentée aux Célestins le jeudi 4 ou le vendredi 5 février. On avait d'abord pensé à la date du 6 ; mais le grand bal donné ce jour-là dans les salons de l'hôtel-de-ville par Mme Chevreau a fait changer d'avis le bénéficiaire, M. Martin, et aussi sans doute la direction, qui compte sur cette pièce pour ramener le public dans son théâtre de plus en plus désert. Seulement, comme l'on sait d'avance que l'interprétation du rôle principal de la dévote est impossible avec le personnel actuel des Célestins, il faut s'attendre, non pas à un succès d'argent, mais à un succès d'estime, et encore ! — G.-P.-D. »

Nous ignorons d'où peut provenir ce revirement, mais il y a évidemment de la part de M. C. P. D. un parti pris d'ostentation, aussi digne de blâme que les flatteries dont on était si prodigue, il y a huit jours. Il faut que la sévérité soit tempérée par la justice, alors seulement elle est profitable.

La grande presse a brisé, de parti pris, l'encensoir sur les mâchoires de la direction pendant deux ans et demi : c'était une bienveillance outrée, mettons même de la bonhomie, soit ; Voyez no théâtres, messieurs, voilà ce que vous en avez fait. la Marionnette et le Refusé tombaient nécessairement dans l'excès contraire ; la critique de la Marionnette était fort estimée des habitués des théâtres de Lyon ; celle du Refusé, on lui a reproché trop de verdeur envers la direction ; c'est à tort ; un directeur est le premier coupable des faiblesses de sa troupe ; c'est ce que l'on n'a pas compris. Un artiste de talent est sensible à la critique. on lui doit des ménagements qu'on ne doit pas à un entrepreneur de théâtre. Le sentiment qui conduisait la critique du Refusé n'a pas été apprécié à sa juste valeur. Aujourd'hui la grande presse s'émancipe ; nous souhaitons pour le public autant que pour la direction, que ce soit de longue durée. Une critique impartiale doit porter des fruits. Sur ce, plus indulgent que M. C. P. D., je souhaite à M. D'Herblay bonne chance avec Séraphine.

ERNEST CAPITAN.